This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 44 836
B
2598
S3

DISCOURS

SUR

LA PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ,

PRONONCÉ A LA SORBONNE LE 19 JANVIER 1857

POUR L'OUVERTURE DU COURS D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS,

PAR

M. ÉMILE SAISSET

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS
TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
RUE GARANCIÈRE, 8.

1857

YC 31147
Digitized by Google

Mod. Phys
Lecomte

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Received Oct. , 1889
Accessions No. 39493 Shelf No.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

à mon collègue et ami M. Bergos

DISCOURS

SUR

LA PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ,

PRONONCÉ A LA SORBONNE LE 19 JANVIER 1857

POUR L'OUVERTURE DU COURS D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS,

PAR

M. ÉMILE SAISSET.

PARIS
TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
RUE GARANCIÈRE, 8.

1857

Digitized by Google

B 1798
S3

38493

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LA

PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Messieurs,

Après quatre ans d'absence employés au service d'une savante compagnie, sœur illustre de la Sorbonne, je reviens vers cette chaire où la bienveillance de la Faculté des lettres et la sympathie d'un auditoire attentif protégèrent autrefois mes premiers essais; j'y reviens le cœur plein de reconnaissance et plein aussi d'une sorte d'effroi. Il me sera trop aisé d'expliquer tout à l'heure le sujet de mes craintes; mais comment trouver des paroles pour remercier dignement mes maîtres de la Faculté de m'avoir appelé à eux d'une voix unanime? Ils ont voulu sans doute, ces hommes éminents, non pas récompenser le peu que j'ai fait, mais m'encourager à faire beaucoup mieux et beaucoup plus pour être moins indigne d'être leur collègue.

C'est encore, je n'en puis douter, sur la foi de ces juges pleins d'autorité et d'indulgence que le

Digitized by Google

Conseil académique a voulu, lui aussi, m'honorer d'une précieuse, d'une inestimable unanimité, à laquelle ont daigné prendre part les représentants les plus considérables de la religion [1] et de la magistrature [2]. Mais, hélas! puis-je parler du Conseil académique sans songer avec une profonde douleur au vide affreux qu'une main criminelle vient d'y creuser? D'autres diront mieux que moi tout ce qu'ont perdu la religion et la patrie en perdant monseigneur Sibour : ils parleront de ses rares talents, de ses lumières, de sa charité, de sa bonté, de sa douceur. Pour moi, parmi tant de vertus du noble prélat, qu'il me soit permis d'en louer au moins une, celle dont j'ai fait l'épreuve, je veux parler de sa tolérance. Je n'oublierai jamais, et ce souvenir sera parmi les souvenirs sacrés de ma vie, qu'un des derniers actes de monseigneur Sibour ç'a été de venir deux fois au Conseil académique pour donner sa voix à un serviteur dévoué de la philosophie. Il n'y a là, je le sais, qu'un des moindres témoignages de son amour pour les belles études, de sa sympathie généreuse pour les sciences; mais puisqu'il m'a été donné, en cette occasion si récente, d'éprouver les effets de sa libérale et chrétienne im-

[1] Mgr Sibour, archevêque de Paris; M. l'abbé Maret, doyen de la Faculté de théologie; M. le pasteur Athanase Coquerel.

[2] M. le premier président Delangle, M. le président Bérenger.

Digitized by Google

partialité, je suis son obligé, son témoin, je veux lui rendre hommage, et en satisfaisant mon cœur je crois remplir un devoir. (*Applaudissements.*)

Il me reste à acquitter une autre dette qui ne sera mêlée, cette fois, d'aucun douloureux souvenir ; c'est de remercier M. le ministre de l'instruction publique d'avoir ratifié le choix que lui proposaient d'un commun accord deux éminentes compagnies. Familier depuis sa jeunesse avec les études philosophiques, M. le ministre avait bien voulu plus d'une fois (il m'a fait l'honneur de me le dire) remarquer mes faibles écrits; il savait quels étaient mes maîtres, mes amis, mes contradicteurs, mes adversaires. Sachant tout cela, M. le ministre m'a choisi sans me demander autre chose que de rester fidèle à mon passé. Grâces lui soient rendues pour tant de loyauté et de confiance, et pourquoi ne le dirais-je pas? il m'est doux, comme enfant de l'Université et comme soldat de la cause philosophique, de louer publiquement le magistrat, l'homme de bien à qui l'Empereur a confié l'Université pour en réparer l'édifice, et dont le premier acte public, vous ne l'avez pas oublié, messieurs, fut de proclamer la liberté de conscience, c'est-à-dire la conquête la plus précieuse, la plus glorieuse, la plus inviolable dont la philosophie se puisse honorer. (*Applaudissements.*)

Digitized by Google

Je parle de la philosophie, de ses travaux et de ses conquêtes; mais qui suis-je pour en parler? Je suis, messieurs, un disciple convaincu des philosophes éminents qui ont tour à tour occupé cette chaire, M. Royer-Collard, M. Cousin, M. Jouffroy, M. Damiron.

Quelle noble famille d'intelligences! quel éclatant faisceau de gloires amies! Ne sera-ce pas le premier titre d'honneur de la Faculté des lettres d'avoir donné, en moins d'un demi-siècle, à la philosophie et à l'éloquence françaises une suite si rare d'interprètes supérieurs? Je ne sais ce qu'il faut y admirer le plus, ou de l'imposante unité des doctrines, ou de la variété, de la richesse, de l'originalité des œuvres et des talents. Du sein de l'Université naissante, M. Royer-Collard élève une voix encore inconnue et solitaire, mais qui déjà retentit dans les âmes et s'y grave avec la force et la majesté de la loi. Il enseigne le spiritualisme à la France, qui jadis l'enseignait à l'Europe, et qui semblait l'avoir oublié.

Cette chaire était alors bien peu entourée, mais elle réunissait quelquefois Camille Jordan, de Gérando, de Serre, avec celui que M. Royer-Collard appelait *notre maître à tous*, Maine de Biran. Dans le coin le plus obscur de l'auditoire, M. Royer-Collard aperçoit et distingue un jeune homme : « Il y

Digitized by Google

a du Platon dans ce jeune homme-là », dit-il, et déjà il songe à le prendre pour successeur. Bientôt en effet le Socrate de la Sorbonne voit, comme autrefois celui d'Athènes, son jeune et brillant disciple s'échapper de ses mains et s'envoler dans un monde nouveau sur l'aile des idées.

Quelques mois ont suffi à M. Cousin pour parcourir le cercle du spiritualisme écossais, et déjà il ne peut s'y contenir; il s'élance, parcourt tous les systèmes, toutes les époques, de Descartes à Platon, de Platon à Proclus, de Proclus à Abélard, de l'Écosse à l'Allemagne, de Reid à Kant, de Stewart à Schelling, agitant les problèmes, remuant les idées, semant à pleines mains les vues larges et fécondes, admirable surtout pour susciter les esprits. On sait cela, messieurs, à la Sorbonne; car jamais cette faculté merveilleuse de deviner les talents inspira-t-elle mieux M. Cousin que le jour où il appela, lui aussi à son tour, pour le remplacer dans cette chaire, un jeune homme de vingt-cinq ans, devenu bientôt un des maîtres les plus brillants de la parole, aujourd'hui un des plus regrettés, l'éloquent et populaire auteur de la *Religion naturelle* et du *Devoir?* (*Applaudissements.*)

Mais entre M. Cousin et ses plus jeunes disciples se place une génération intermédiaire, représentée par deux hommes qu'on ne peut pas séparer. L'un

Digitized by Google

d'eux avait reçu en partage le don de la contemplation intérieure. Il aimait à se plonger dans cet océan des faits de conscience ; et quand il venait ici en raconter les merveilles, en faire entrevoir les profondeurs, à travers la pure et douce lumière de sa noble parole, on sentait la chaleur d'une âme tout émue, saisie d'une religieuse mélancolie en face des mystères éternels. Près de lui, son camarade d'école, son constant ami, partageant ses études et ses convictions, comme lui se faisant de la philosophie une religion, voyant comme lui dans le ministère de la parole une sorte de sacerdoce, et sachant donner à la même doctrine, pieusement recueillie dans une âme pure, un charme exquis de sincérité, de naturel et de candeur.

Voici deux ans, messieurs, que vous n'entendez plus cette parole respectée ; et qui pouvait mieux adoucir vos regrets que le critique ingénieux, l'esprit élégant et orné, l'habile et consciencieux professeur qui m'a précédé dans cette chaire ? Mais je crois entendre M. Charles Levêque lui-même qui arrête l'éloge sur des lèvres amies et me prie d'associer sa voix à la mienne pour honorer notre commun maître, le disciple fidèle de Royer-Collard et de Cousin, le digne ami de Jouffroy, l'aimable et respectable écrivain du *Globe*, un des meilleurs représentants de cette école libérale de la restauration

Digitized by Google

qui a laissé dans l'histoire de l'esprit français une trace glorieuse et ineffaçable.

Honorons les ancêtres, messieurs. Rappelons leurs travaux, leurs services, leurs combats. Ne parlons d'eux, serait-ce pour les contredire, qu'avec sympathie et respect. J'entends dire qu'ils prêtent à la critique. Je le crois aisément; ils n'ont pas été infaillibles; ils ont fait leur tâche, et non pas la nôtre; mais ce que je sais mieux encore, c'est qu'ils ont servi la bonne cause, c'est qu'ils ont illustré l'Université et la France, c'est qu'ils ont été nos maîtres, nos guides, nos modèles, nos pères spirituels. Appliquer à de tels hommes une critique acerbe et moqueuse, c'est, il me semble, manquer à la piété. Honorer leur mémoire ou leur noble vieillesse, c'est une justice, c'est un devoir, c'est un bon sentiment. (*Applaudissements*).

Que devais-je faire, messieurs, pour continuer le moins faiblement possible une si belle tradition? Comment marquer le caractère que je voudrais imprimer, ou, pour mieux dire, conserver à cet enseignement? Il m'a paru que je n'y pouvais mieux réussir qu'en choisissant pour sujet de nos entretiens le philosophe qui est, à mes yeux, le plus grand spiritualiste des temps modernes : je parle de Leibnitz. Ayant exposé Platon pendant les quatre années de mon cours au collége de France, appelé d'ailleurs,

Digitized by Google

par le cours régulier de notre enseignement historique, à traiter de la philosophie moderne, je n'avais le choix, parmi les pères du spiritualisme, qu'entre Leibnitz et Descartes. J'ai préféré Leibnitz, et je consacrerai ce premier entretien à vous en dire les raisons.

Je ne viens pas établir une comparaison entre Descartes et Leibnitz : il est certain que ce sont les deux seuls modernes qu'on puisse opposer à Platon et à Aristote ; car il a manqué à Bacon le don de créer, et Newton, qui avait au plus haut degré ce don supérieur, et qui l'a déployé en physique et en mathématiques avec une force admirable, n'avait pas cette hauteur et cette généralité de vues que le génie métaphysique peut seul donner. Descartes et Leibnitz, égaux à Newton dans les mathématiques, et physiciens supérieurs, sont, par-dessus tout cela et avant tout, de grands métaphysiciens, de vrais et complets philosophes.

Sans Descartes, je le sais, Leibnitz n'eût pas été Leibnitz, ni en physique, ni en géométrie, ni en métaphysique. Otez l'*Analyse* de Descartes, le calcul infinitésimal ne peut pas naître; ôtez le *Discours de la méthode*, il n'y a plus de *Théodicée*. Voilà donc qui est incontestable : Leibnitz vient de Descartes; mais, par cela même qu'il en vient et qu'il y ajoute, il est en tout un génie plus complet; il est une ex-

Digitized by Google

pression plus large et plus vraie de la philosophie moderne. Et voilà la première raison de mon choix : Leibnitz est à mes yeux le cartésianisme en mouvement et en progrès.

Écoutez-le lui-même s'élevant avec une force, une verve et une malice admirables contre les purs cartésiens, qui se bornent, dit-il, à paraphraser leur maître (*Nihil aliud quam ducis sui paraphrastæ*) [1].

C'était bien la peine, dit-il, de renverser Aristote, pour lui substituer une nouvelle idole! Idole pour idole, j'aimerais mieux l'ancienne superstition : car il y a plus de vérité dans la *Physique* d'Aristote que dans les *Méditations* de Descartes [2]. — On ne peut contredire Descartes sans que ses partisans crient au sacrilége. Mais quoi! « ..... La meilleure réponse que messieurs les cartésiens pourraient faire serait de profiter des avis de M. d'Avranches [3], de se défaire de l'esprit de secte, toujours contraire à l'avancement des sciences, de joindre à la lecture des excellents ouvrages de M. Descartes celle de quelques autres grands hommes anciens et modernes, de ne pas mépriser l'antiquité, où M. Descartes a pris une bonne partie de ses meilleures pensées,

[1] *Epist. ad Thomasium*, 3.

[2] *Ibid.*, 4.

[3] Le docte Huet, auteur de la célèbre *Censure de la philosophie cartésienne.*

Digitized by Google

de s'attacher aux expériences et aux démonstrations, au lieu de ces raisonnements généraux qui ne servent qu'à entretenir l'oisiveté et à couvrir l'ignorance, de tâcher de faire quelques pas en avant, et de ne pas se contenter d'être de simples paraphrastes de leur maître, et de ne pas négliger ou mépriser l'anatomie, l'histoire, les langues, la critique, faute d'en connaître l'importance et le prix... J'ajouterai que, je ne sais comment et par quelle étoile, dont l'influence est ennemie de toutes sortes de secrets, les cartésiens n'ont presque rien fait de nouveau, et que presque toutes les découvertes ont été faites par des gens qui ne le sont point... Il semble que ceux qui s'attachent à un seul maître s'abaissent par cette sorte d'esclavage et ne conçoivent presque rien qu'après lui [1]... »

Je pourrais vous citer beaucoup de passages de cette force et de cette ironie. Mais en voici deux que vous recueillerez avec un soin tout particulier, car hier encore ils étaient inédits [2]; je vous en donne la primeur :

[1] *Lettre à l'abbé Nicaise*, dans Dutens, t. II, p. 1, p. 243.

[2] Je tire ces lignes et celles qui suivent d'une publication toute récente et infiniment précieuse de M. Foucher de Careil, à qui les amis de la philosophie leibnitienne sont déjà si redevables; elle est intitulée : *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibnitz*, précédés d'une introduction. In-8°. Paris, chez Durand, rue des Grès, 7.

Digitized by Google

« Les sectateurs d'un auteur n'étudient ordinairement que les écrits du maître, au lieu du grand livre de la nature. Ils s'accoutument au babil, à des faux-fuyants et à la paresse; ils ignorent ce qu'il y a de bon chez les autres, et se privent des avantages qu'ils en pourraient recevoir; car ils sont toujours déterminés à penser la même chose d'une même façon; ils ne trouvent jamais de vérités nouvelles, et cet esprit servile qui les tient enchaînés les rend ordinairement incapables de s'élever à des inventions et de faire des progrès de conséquence [1]. » — Il ne s'agit donc pas de redire éternellement Descartes, il s'agit de le continuer; et souvent ce sera le continuer que de le contredire, car, ajoute Leibnitz avec une bonhomie pleine de malice :

« S'il avait vécu, le genre humain lui aurait de grandes obligations, et il se serait peut-être corrigé en bien des endroits... Jouissons donc de ce qu'il a de bon, sans nous infecter de son système et de l'esprit de secte; mais surtout tâchons de l'imiter en faisant des découvertes; c'est la véritable manière de suivre les grands hommes et de prendre part à leur gloire sans leur rien dérober [2]. »

Vous le voyez, messieurs, l'esprit de secte est ce

[1] *Lettres sur Descartes et le cartésianisme*, dans la publication de M. Foucher de Careil, p. 13.

[2] *Ibid.*, p. 21.

Digitized by Google

qu'il y a au monde de plus antipathique à Leibnitz; c'est une intelligence d'une souplesse et d'une largeur infinies, qui veut embrasser toutes les faces des choses, et qui trouve du bon dans tous les systèmes; en un mot, Leibnitz est éclectique. C'est ma seconde raison de le préférer à Descartes.

J'entends dire que l'éclectisme est mort. Messieurs, en êtes-vous bien sûrs? Les mots périssent, surtout les mots d'école et de guerre, *ut sylvæ foliis*..... mais les idées grandes et justes ne périssent pas.

Multa renascentur quæ jam cecidere... L'éclectisme, s'il a péri, renaîtra, soyez-en certains; car c'est une grande idée, et surtout c'est une idée juste.

J'ai coutume de distinguer deux sortes d'éclectismes, tous deux excellents, mais pas au même degré. Il y a d'abord ce que j'appellerai l'éclectisme purement critique : celui-là consiste à chercher la vérité dans tous les systèmes. On consulte les hommes de génie qui ont consacré leur vie à scruter les mystères de la nature; on s'efforce de les comprendre et d'entrer au fond de leurs pensées; puis on cherche à saisir le fort et le faible de chaque système; on les compare les uns avec les autres, on les discute, on les confronte avec le sens commun, avec les données de la conscience, de l'histoire, de tous les genres d'observation. On arrive ainsi à dé-

Digitized by Google

gager de chaque système quelque grande vérité qui en explique l'existence et la durée. Enfin on rassemble toutes ces vérités qui naturellement s'unissent; car la vérité est amie de la vérité, et on se compose ainsi, avec plus ou moins de force et de bonheur, la doctrine la plus vaste, la plus pure, la plus harmonieuse, la plus complète qu'on soit capable de concevoir et d'embrasser.

Que dites-vous, messieurs, de ce petit éclectisme? Il n'est déjà pas si méprisable, ni peut-être si aisé! A mon sens, il faut se croire un bien grand seigneur pour se permettre d'en médire, et quant à moi, j'inclinerais fort à m'en contenter.

Je conviens maintenant que ce n'est là qu'un éclectisme secondaire, ou plutôt le premier degré, le commencement du grand éclectisme, qui est l'éclectisme créateur. Celui-ci, messieurs, n'est pas à l'usage de tout le monde. Il est plus facile de le conseiller aux autres que de le pratiquer soi-même; et quand j'entends reprocher aigrement à l'éclectisme contemporain de n'avoir que le génie de la critique et de ne pas avoir le génie créateur, je trouve que ce reproche, dans la bouche de personnes qui n'ont peut-être ni l'un ni l'autre, n'est pas un faible excès d'injustice et d'insolence. L'éclectisme créateur, en effet, c'est l'éclectisme des hommes de génie, l'éclectisme des Platon, des Aristote, des Leibnitz. D'un

Digitized by Google

seul mot, il consiste à recueillir toutes les grandes idées suscitées par le progrès des âges et à les fondre, pour les unir, au creuset d'une idée nouvelle.

Platon écoute Socrate. Il en recueille une excellente doctrine, qui pourtant ne lui suffit pas. D'Athènes il passe à Mégare, où il s'entretient avec Euclide; puis il visite Cyrène pour y entendre Théodore. De là, il passe en Sicile, en Italie, converse avec les disciples d'Empédocle, de Pythagore, de Parménide, recueille sur sa route une moisson de grandes idées, puis rentre à Athènes, s'enferme dans son petit jardin de l'Académie, et là, sorti des agitations de la pensée en travail, calme, recueilli, maître de son génie, il compose ces merveilleux Dialogues où le sentiment pieux de la tradition s'allie avec l'ardeur des nouveautés fécondes, où la philosophie du passé déroule ses merveilles, accrues par de nouvelles conceptions. On dirait un de ces grands fleuves qui, ayant reçu tous leurs affluents, coulent vers l'Océan dans leur plénitude et leur majesté. Tel Platon, grossi d'Héraclite, de Pythagore, d'Anaxagore, de Xénophane et de Parménide, absorbe, entraîne, emporte avec lui tous ces grands systèmes, unis et réconciliés, dans le fleuve de sa Dialectique.

Voilà le modèle du grand éclectisme, de l'éclec-

Digitized by Google

tisme inventif et créateur : c'est celui-là que conseille et que va pratiquer Leibnitz.

« J'ai trouvé, dit-il, que la plupart des sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas tant en ce qu'elles nient [1]. » Voilà la formule de l'éclectisme purement critique.

« J'ai tâché, continue Leibnitz, de déterrer et de réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes sectes des philosophes, et je crois y avoir ajouté quelque chose du mien pour faire quelques pas en avant. » Voilà la formule de l'éclectisme créateur.

Il faut entendre Leibnitz, dans le préambule de ses *Nouveaux Essais* [2], parler de son système propre avec un enthousiasme bien naturel, tempéré toutefois d'une agréable ironie. Savez-vous ce qui lui plaît surtout dans ce système qui semble son ouvrage? C'est qu'il n'est pas tout entier de lui : il est à la fois très-nouveau et très-ancien :

« J'ai été frappé d'un nouveau système... Depuis je crois voir une nouvelle face de l'intérieur des choses. Ce système paraît allier Platon avec Démocrite, Aristote avec Descartes, les scolastiques avec les modernes, la théologie et la morale avec la raison. Il semble qu'il prend le meilleur de tous côtés,

[1] *Lettres à Rémond de Montmort*. Chez Erdmann, p. 701.
[2] Livre Ier, ch. Ier.

Digitized by Google

et que, puis après, il va plus loin qu'on n'est allé encore... »

Quelle est donc, me direz-vous, cette idée nouvelle que Leibnitz apporte à la philosophie? Cette idée, messieurs, elle est si grande, si belle, si profonde, si riche d'aspects divers, si fertile en conséquences, que, pour la développer dans toute son étendue, ce n'est pas une leçon qu'il me faudra, mais une année tout entière. C'est cette idée que j'aime en Leibnitz; c'est avant tout à cause d'elle que j'ai choisi Leibnitz pour sujet de nos entretiens; j'emploierai donc toute l'année à l'approfondir; aujourd'hui je ne veux que l'esquisser.

Permettez que je donne un nom à cette idée; je l'appelle l'idée dynamique ou le dynamisme, et je dis que le dynamisme, ce n'est rien moins que le fond solide et immortel de la métaphysique moderne, dont Leibnitz est le véritable fondateur. On fait honneur à Descartes d'avoir fondé la philosophie, et on a raison; car Descartes a donné à la raison moderne son inébranlable point d'appui dans le *Cogito, ergo sum*, et son puissant levier dans la méthode psychologique, ou, en d'autres termes, dans cette analyse réflexive qu'il a le premier appliquée aux idées de la conscience. Voilà la gloire de notre Descartes. Mais si Descartes a donné à la philosophie moderne une méthode, il a laissé à un autre

Digitized by Google

la tâche non moins glorieuse de lui donner une métaphysique. Vous entendez ce que je veux dire : c'est que la méthode de Descartes est vraie, tandis que sa métaphysique est fausse.

Je m'explique : ce que j'appelle proprement la métaphysique de Descartes, c'est le dualisme de la pensée et de l'étendue. Or, en quoi consiste ce dualisme ? Je vais le dire en peu de mots.

Descartes, pour échapper au doute qui menace de déraciner toutes ses idées, se replie sur lui-même. Que suis-je? dit-il : un être qui doute, qui raisonne, qui affirme et qui nie, qui aime, qui désire, qui veut, qui imagine aussi et qui sent. Or, qu'est-ce que tout cela? Tout cela, c'est penser. Voilà donc le fond très-simple de ce monde intérieur, si multiple, si divers, si confus au premier aspect? c'est le monde de la pensée; c'est la pensée avec des modes infiniment variés, mais c'est toujours la pensée, *res cogitans*.

Tournons maintenant nos regards vers le monde extérieur; mais ne le regardons pas avec nos préjugés, regardons-le avec notre raison, pour le comprendre et le définir.

C'est d'abord un chaos, où des myriades de phénomènes : chaleur, lumière, couleurs, senteurs, vibrations, figures, mouvements, tout se mêle et se confond. A cette variété naturelle joignez tous les

Digitized by Google

éléments de confusion ajoutés par les écoles : formes substantielles, espèces intentionnelles, causes finales, quiddités, eccéités, que sais-je? Descartes jette sur ce chaos un coup d'œil de géomètre et de philosophe, et sous son regard, comme sous la parole du Dieu créateur, la lumière se fait.

Qu'y a-t-il de clair en tout cela? demande-t-il; qu'y a-t-il de simple, de général, d'intelligible? Il y a les figures, les distances, le repos, le mouvement. Mais la figure, c'est la limite de l'étendue; le repos, le mouvement, les distances, sont des rapports dans l'étendue. Qu'est-ce donc qu'un corps en général? c'est une chose figurée, divisible, mobile, d'un seul mot, une chose étendue, *res extensa*. Ainsi, ce monde, ce vaste univers, qui semble écraser l'homme, l'homme le comprend, et, pour ainsi dire, le dompte et le soumet en le définissant. C'est une extension indéfinie en longueur, largeur et profondeur, diversifiée par un nombre infini de figures et de mouvements. Donc l'immense et effrayant problème de l'explication de l'univers n'est après tout qu'un problème de mécanique. — Donnez-moi de l'étendue et du mouvement, s'écrie Descartes, et je me charge de faire le monde. Mot sublime et hardi, parole un peu trop superbe sans doute, mais au fond expression naïve et exacte du mécanisme cartésien.

Voilà donc le monde sans l'homme réduit à l'éten-

Digitized by Google

due et au mouvement. Mais quoi! dit-on à Descartes, n'y a-t-il rien de plus dans ces astres qui roulent à travers les cieux, dans ces combinaisons si tenaces d'éléments divers, dans ces formes cristallines où éclate une harmonie si merveilleuse et si précise? Non. — Mais dans la plante qui germe, qui déploie ses rameaux vers la lumière, qui, avec ses racines, pompe avidement l'humidité, ne dois-je voir encore que de l'étendue? Sans aucun doute.

Et les animaux, dans ces espèces surtout si voisines de l'homme, où l'intelligence jette tant d'éclairs, où une âme affectueuse semble attendrir les regards et la voix, que sont-ils pour vous? — Des machines. L'homme lui-même, comme animal, n'est qu'une machine plus compliquée que les autres. C'est un bel automate.

Telle est, messieurs, la rigueur géométrique du système de Descartes. Son univers est l'empire de l'inertie et de la mort. Il a reçu d'un plus haut principe une quantité immuable de mouvement qui se transmet de proche en proche par des lois mathématiques, sans aucune action individuelle.

L'esprit s'effraye de cette inertie, de cette universelle torpeur. On espère, en se repliant avec Descartes sur le monde moral, trouver enfin un être qui palpite, qui vive, qui agisse.

Ici fléchit la rigueur du système. Descartes, qui

Digitized by Google

avait pris son point de départ dans la conscience, était un observateur trop peu prévenu encore, trop sincère, trop pénétrant, pour fermer les yeux à tout ce qu'il y a d'actif, de spontané, de libre dans la pensée. Et toutefois, il a singulièrement effacé, s'il ne l'a pas méconnue, l'activité du sujet pensant. Pour lui, toute la volonté humaine est partagée entre le jugement et le désir. Or, le jugement et le désir dépendent au fond de la pensée, et la pensée a ses lois, aussi inflexibles, aussi immuables que les lois du mouvement.

Consultez maintenant la logique au lieu d'écouter les réserves timides de Descartes, et vous verrez que, dans cette passivité universelle, tous les êtres se réduisent, ou peu s'en faut, à des abstractions géométriques enveloppées dans une abstraction suprême : la substance, l'être en général, principe indéterminé où les modalités de l'étendue et de la pensée viennent se rencontrer et s'unir.

Vous voyez, messieurs, où menaçait d'aboutir ce système d'abord si simple, si lumineux, si pur, qui avait séduit toutes les plus belles intelligences du grand siècle. Le premier qui ait vu le danger, c'est Leibnitz. Il le voit même si bien qu'il a l'air parfois de le grossir. On est tenté de le trouver indulgent pour Spinoza jusqu'à l'excès, et dur pour Descartes jusqu'à la sévérité, jusqu'à l'injustice.

Digitized by Google

Vous jetez la pierre à Spinoza, dit-il aux cartésiens, mais, après tout, qu'a fait l'auteur de *l'Éthique?* Il n'a fait que cultiver les semences de la philosophie de M. Descartes. — Vous regardez le spinozisme comme l'abomination de la désolation; mais le spinozisme n'est qu'un cartésianisme immodéré. Voulez-vous que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur? Eh bien! Spinoza a commencé par où Descartes avait fini, par le naturalisme, *Spinoza incipit ubi Cartesius desinit, in naturalismo* [1]. Il ne s'agit donc pas de retrancher ceci ou cela dans la métaphysique cartésienne; il faut porter la cognée à la racine de l'arbre. Il faut reprendre l'édifice par le fondement. Or, le vrai fondement de la métaphysique, c'est une idée que Descartes a d'abord effacée, puis écartée, l'idée de force active. La force active est partout. Elle est le vrai principe de tous les phénomènes corporels; elle est dans la plante, dans l'animal, dans l'homme, dans l'ange; elle est sur la terre et au plus haut des cieux, elle fait le fond de tous les êtres.

Est-ce par la physique, ou par l'histoire naturelle, ou par la psychologie, ou par des considérations abstraites que Leibnitz est arrivé à sa grande découverte, ou par toutes ces voies combinées? C'est ce

[1] Voyez la *Réfutation de Spinoza*, par Leibnitz, récemment publiée par M. Foucher de Careil.

Digitized by Google

que nous aurons à étudier de près dans la suite de ces leçons; mais je puis dire, dès maintenant, que la physique cartésienne fut l'endroit faible où il s'appliqua d'abord à faire éclater le vice intérieur du système.

« Au commencement, dit-il, lorsque je m'étais affranchi du joug d'Aristote, j'avais donné dans le vide et dans les atomes; car c'est ce qui remplit le mieux l'imagination : mais en étant revenu, après bien des méditations, je m'aperçus qu'il est impossible de trouver les principes d'une véritable unité dans la matière seule ou dans ce qui n'est que passif... il fallut donc rappeler et comme réhabiliter les formes substantielles, si décriées aujourd'hui, mais d'une manière qui les rendît intelligibles et qui séparât l'usage qu'on en doit faire de l'abus qu'on en a fait. Je trouvai donc que leur nature consiste dans la force... et qu'ainsi il fallait les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des âmes [1]...

Voilà ces atomes de Leibnitz, non pas atomes de matière, mais atomes de substance, ces *monades*, en d'autres termes, ces unités vivantes, ces forces partout répandues, qui dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs degrés, dans la suite de leurs évolutions, dans la gradation continue de leurs

[1] *Système nouveau*, etc., dans Dutens, t. II, p. 1 et 49.

Digitized by Google

espèces, composent sur la face de la terre et à travers l'immensité des siècles et des cieux le drame infini de la création.

Il ne faut les confondre ni avec les points physiques (atomes d'Épicure, molécules des modernes) ni avec les points mathématiques (extrémités idéales des lignes). Écoutez Leibnitz :

« Les atomes de matière sont contraires à la raison... vu qu'ils sont composés de parties... Il n'y a que les atomes de substance, c'est-à-dire les unités réelles et absolument destituées de parties, qui soient les principes des actions et comme les derniers éléments de l'analyse des substances. On les pourrait appeler points métaphysiques ; ils ont quelque chose de vital et une sorte de perception... Ainsi les points physiques ne sont indivisibles qu'en apparence, les points mathématiques sont exacts, mais ce ne sont que des modalités ; il n'y a que les points métaphysiques ou de substance (constitués par les formes ou âmes) qui soient exacts et réels, et sans eux il n'y aurait rien de réel, puisque sans les véritables unités il n'y aurait point de multitude[1]. »

Voilà Leibnitz conduit par la physique et par la géométrie à l'idée de la force active conçue comme constituant la substance des choses. Il y arrivait

[1] *Ibid.*, dans Erdmann, p. 126.

Digitized by Google

aussi en même temps par la psychologie, par la morale, par toutes les routes de l'observation, du calcul et du génie.

« ... Examinons, dit-il quelque part, avec un peu plus d'attention le sentiment de ceux qui refusent aux choses créées une vraie et propre action... Se trouvera-t-il quelqu'un pour révoquer en doute que l'âme pense et veut, qu'en nous-mêmes nous tirons de nous et de notre fonds des volitions et des pensées, tout cela spontanément? D'abord ce serait nier la liberté humaine et imputer nos maux à Dieu; surtout, ce serait récuser notre expérience intime, et ce témoignage de la conscience qui nous atteste qu'elles sont nôtres, ces actions que nos adversaires, sans aucune apparence de raison, transportent à Dieu. Attribuez au contraire à notre âme la puissance interne de produire des actions immanentes, ou, ce qui est la même chose, d'agir immanément, désormais rien n'empêche, et même il est très-conséquent qu'il y ait dans les autres âmes, ou formes, ou natures de substance, la même force qui est en nous [1]. »

« La force, dites-vous, nous ne la connaissons que par ses effets, et non telle qu'elle est en soi. Je réponds qu'il en serait ainsi si nous n'avions pas une âme et si nous ne la connaissions pas. Mais

[1] *De ipsa natura*, dans Erdmann, p. 156.

Digitized by Google

notre âme, connue de nous, a des perceptions et des appétits, et sa nature y est contenue. »

Ainsi donc, dans le moi, hors du moi, la force active est partout; elle remplit l'univers de l'inépuisable variété de ses formes. Dans l'animal, au-dessous de lui et jusque dans les derniers degrés du monde matériel, partout où il y a de l'être, il y a de la vie. Ne vous arrêtez pas à ces phénomènes mobiles qui brillent aux sens, qui charment et abusent l'imagination. Percez de l'œil de la raison ces enveloppes grossières, et sous la variété vous trouverez l'unité, sous les accidents la substance, et avec la substance la vie et l'action. La nature entière vous apparaîtra comme un système de forces homogènes dans l'essence, mais développées à des degrés infiniment divers, et disposées suivant des lois harmonieuses.

« Car tout est réglé dans les choses une fois pour toutes avec autant d'ordre et de correspondance qu'il est possible, la suprême sagesse et bonté ne pouvant agir qu'avec une parfaite harmonie. Le présent est gros de l'avenir; le futur se pourrait lire dans le passé; l'éloigné est exprimé dans le prochain. On pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme, si l'on pouvait déplier tous ses replis, qui ne se développent sensiblement qu'avec le temps...

Digitized by Google

» Chaque âme connaît l'infini, connaît tout, mais confusément. Comme en me promenant sur le rivage de la mer, et entendant le grand bruit qu'elle fait, j'entends les bruits particuliers de chaque vague dont le bruit total est composé, mais sans les discerner, nos perceptions confuses sont le résultat des impressions que tout l'univers fait sur nous. Il en est de même de chaque monade. Dieu seul a une connaissance distincte de tout ; car il en est la source...

» Pour ce qui est de l'âme raisonnable ou de l'esprit, il y a quelque chose de plus que dans les monades ou même dans les simples âmes. Il n'est pas seulement un miroir de l'univers des créatures, mais encore une image de la Divinité. L'esprit n'a pas seulement une perception des ouvrages de Dieu ; mais il est même capable de produire quelque chose qui leur ressemble, quoique en petit. Car, pour ne rien dire des merveilles des songes..., notre âme est architectonique encore dans les actions volontaires, et découvrant les sciences suivant lesquelles Dieu a réglé les choses (*pondere, mensura et numero*) ; elle imite dans son département et dans son petit monde où il lui est permis de s'exercer ce que Dieu fait dans le grand... » (*Princ. de la nat.*, etc., § 13, 14.)

Leibnitz vient de nommer Dieu, et à chaque page de ses écrits, à chaque ligne, sans cesse, vous re-

Digitized by Google

trouvez ce grand nom. C'est que tout son système est plein de Dieu ; c'est que toutes ses pensées le supposent, l'appellent et y conduisent. Où trouver en effet la raison d'être de ce nombre infini de forces qui s'échelonnent dans un plan si régulier et concourent avec une si merveilleuse harmonie? Il la faut aller chercher dans un principe où la substance et la force, l'être et la vie, s'identifient au sein d'une perfection absolue, être des êtres, force des forces, unité des unités, idéal accompli de l'existence.

« Ainsi Dieu est l'unité primitive ou la substance simple, originaire, dont toutes les monades créées ou dérivatives sont des productions, et naissent, pour ainsi dire, par des fulgurations continuelles de la Divinité. »

Cette unité suprême, cette monade primitive, ce Dieu de Leibnitz n'est pas la substance aveugle de Spinoza, produisant sans le savoir et sans le vouloir, par une nécessité mathématique, une infinité de modes qui se succèdent et se poussent comme des flots, sans avoir aucun but, sans concourir à aucun plan : cause aveugle et fatale, produisant l'intelligence sans être intelligente, et la liberté sans être libre ; cause inférieure à ses effets, ou plutôt n'étant cause que de nom; c'est une véritable cause, une cause intelligente, libre, agissant selon un conseil éternel; c'est l'être tout parfait, concentrant en sa

Digitized by Google

mystérieuse unité l'intelligence, la sagesse, la liberté, la justice, la bonté, en un mot, toutes les perfections morales.

Écoutez encore Leibnitz, et dites-moi si jamais la foi religieuse, avec des élans plus sincères et plus tendres, s'est associée à une raison plus sévère et plus profonde :

« ..... Il n'y a rien de si agréable que d'aimer ce qui est digne d'amour. L'amour est cette affection qui nous fait trouver du plaisir dans les perfections de ce qu'on aime, et il n'y a rien de plus parfait que Dieu, ni rien de plus charmant. Pour l'aimer, il suffit d'en envisager les perfections, ce qui est aisé, parce que nous trouvons en nous leurs idées. Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, mais il les possède sans bornes : il est un océan dont nous n'avons reçu que des gouttes; il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté; mais elles sont tout entières en Dieu. L'ordre, les proportions, l'harmonie nous enchantent; la peinture et la musique en sont des échantillons; Dieu est tout ordre, il garde toujours la justesse des proportions, il fait l'harmonie universelle; toute la beauté est un épanchement de ses rayons..... » (*Théod.*, préface.)

C'est ainsi, messieurs, que la métaphysique solide et profonde de Leibnitz se couronne d'une sublime

Digitized by Google

théodicée; mais j'ai tort de dire la métaphysique de Leibnitz : car ceci n'est pas un système particulier et périssable, c'est la métaphysique même, c'est le fond des choses, c'est le vrai.

On me demandera si j'en reviens purement et simplement aux monades et à l'harmonie préétablie. Non, messieurs, le monde a marché depuis Leibnitz : Kant est venu, et depuis la *Critique de la raison pure*, beaucoup de problèmes que Leibnitz osait soulever sont reconnus pour des mystères impénétrables. Et puis, je le sais, la philosophie de la nature a pris un essor immense, Lavoisier, Bichat, Cuvier ont créé des sciences nouvelles et découvert, pour ainsi dire, de nouveaux mondes dans les profondeurs du monde ancien. Quel naturaliste soutiendrait aujourd'hui avec Leibnitz la préformation organique? quel métaphysicien accepterait l'harmonie préétablie, entendue au sens strict, avec ses monades hermétiquement fermées dont l'action ne rayonne pas au dehors?

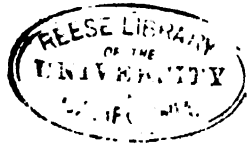
Il y a donc à épurer, à développer, à agrandir, à appliquer l'idée dynamique; mais je dis, et je le prouverai, que cette idée, avec ses deux grands corollaires, la loi de l'harmonie universelle des forces et la loi de leur continuité, n'ont été ébranlées ni par le développement de la philosophie critique ni par les découvertes et les progrès des sciences mo-

Digitized by Google

dernes. Je dis qu'elle se confond avec l'idée spiritualiste, qu'elle est le spiritualisme organisé.

Oui, messieurs, Leibnitz a raison : il n'y a de vrai que l'esprit; tout le reste passe, l'esprit seul reste. Qu'est-ce que la matière, ce chaos de phénomènes, de sensations, d'accidents? Rien ou bien peu de chose. La matière, en effet, prise en soi, c'est le chaos; l'esprit, c'est l'ordre! la matière, c'est l'aveugle appétit; l'esprit, c'est le désir raisonnable, c'est l'amour, c'est la beauté! la matière, c'est le fait brutal, c'est la violence; l'esprit, c'est le droit, c'est la règle, c'est la justice et la liberté! Toute notre dignité est donc dans l'esprit, dans la pensée. Pascal et Leibnitz ont dit vrai : c'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée.

Telle est, en deux mots, messieurs, ma profession de foi. Je viens enseigner de toutes mes forces la philosophie de l'esprit. Une suite d'hommes illustres, passant tour à tour dans cette chaire, se sont transmis depuis quarante ans le flambeau du spiritualisme. Le voilà remis en mes faibles mains; je ne sais si je pourrai l'élever bien haut, mais je le tiendrai d'un bras et d'un cœur fermes, ne serait-ce que pour en entretenir la bienfaisante chaleur, et pour le transmettre à un plus digne, qui saura faire jaillir de nouveaux rayons de sa flamme immortelle.



Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.

NOV 9 1937

LD 21-95m-7,'37

Digitized by Google

~~YC 31146~~
YC 31147

39493

B2598
S3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google